

Québec français



## L'Amérique du mort

Vital Gadbois

Numéro 39, octobre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gadbois, V. (1980). L'Amérique du mort. *Québec français*, (39), 16–17.

# La ferveur bafouée

par andré gaulin

**D**eux sociétés québécoises se sont affrontées dans le duel référendaire. La pesanteur l'a emporté. La ferveur a eu du plomb dans l'aile.

*Garderez-vous parmi vos souvenirs  
Ce rendez-vous où je n'ai pu venir ?*  
(Gilles Vigneault)

D'un côté, le OUI dynamique, interrogateur des possibles, porteur de la libération d'un peuple, depuis deux siècles occulté et aliéné: le oui de beaucoup de jeunes, des artistes majeurs, des créateurs, des plus scolarisés, de gens du troisième âge aussi, ressentant au fond d'eux-mêmes l'appel de la vie et de ses continuels dépassements. Ce OUI a statistiquement perdu, malgré une longue avance sur la peur traditionnelle d'un peuple occupé.

Dans l'autre camp, retranché, caché, ne s'affichant pas, avec un morceau des Rocheuses qui obture la mémoire, roulant sur l'argent du pays d'à-côté négateur du soleil levant, le NON lourd de peur, de vieillesse du cœur, de fatigues innombrables, le non de l'incertitude de sa propre existence, le non allié au ghetto unilingue anglophone du far west island: les démunis, la vieillesse calfeutrée, les hommes d'argent, les cassés politiques, les rationalisants qui n'écoutent pas leur cœur. Les gagnants perdus.

*devant toutes les litanies  
de chats-huants qui huent dans la lune  
devant toutes les compromissions en peaux  
[de vision  
devant les héros de la bonne conscience  
les émancipés malingres  
les insectes des belles manières  
devant les commandeurs de ton exploitation  
de ta chair à pavé  
de ta sueur à gages*

(Gaston Miron)

La lutte se resserre entre un vieux Québec mis au pas en 1837, un Québec de la survivance et du folklore — juste assez de mots français pour faire la cuisine et meubler la chambre à coucher, — à côté d'un Québec qui n'a jamais désespéré, qui aspire à la légitimité d'être pleinement lui-même dans sa culture, dans sa langue, dans son territoire, dans sa vision du monde et de l'Amérique.

*Voici qu'un peuple apprend à se mettre  
[debout  
Debout et tourné vers la magie du pôle  
[debout entre trois océans  
Debout face aux chacals de l'histoire face  
[aux pygmées de la peur  
Un peuple aux genoux cagneux aux mains  
[noueuses tant il a rampé dans la honte  
(Jacques Brault)*

Tout un peuple est-il coupable de masochisme, de goût marqué pour la mort, de si longue et si lente accession à sa majorité? Ce peuple occulté, traduit et trahi, l'est par la mainmise étrangère d'un Autre, négateur, qui trouve trop facilement, hélas, des collaborateurs de l'intérieur. Pourquoi ce peuple serait-il petit, incapable d'assumer son destin de peuple, forcé de s'appuyer suicidairement sur une culture étrangère qui le nie?

À trop vouloir forcer la dose de soumission, de mesquinerie, de servitudes sur un territoire, d'interventions nombreuses dans un champ de vie souveraine, les négateurs de l'identité québécoise, de son droit fondamental à la différence par sa vie de peuple égal et fraternel, vont finir par se démasquer eux-mêmes!

À arracher un non de force, à le brandir comme la volonté d'un peuple à ramper dans l'inégalité politique, à l'interpréter comme un refus d'originalité, certains leaders des forces de mort risquent gros; c'est trop gros pour déraciner un peuple qui a feu et couleurs, un peuple qui ne va pas troquer son identité et son originalité contre des promesses mensongères et illusives. Comme Vigneault qui reprend le licou de la chanson, ce peuple-là, tout haut, tout bas, reprend sa toile de Pénélope:

*Il me reste un pays à prédire  
Il me reste un pays à semer*

Si Trudeau, Chrétien, Ryan et compagnie veulent encore consulter le dictionnaire français au mot OUI, ils liront: «Particule d'affirmation invariable». Et comme dirait Charlebois: «Mais, si je me rappelle bien, ça fermait un p'tit peu trop tôt, attention, Toronto!» ■

# L'Amérique du mort

Notes sur la quinquennale de la francophonie canadienne

par vital gadbois

**C**a prend de l'optimisme pour passer cinq jours à Winnipeg à réfléchir sur les moyens de développer la francophonie canadienne. Conscientiser Winnipeg sur le sort des francophones, c'est comme bâtir une université française à Moncton: ça peut s'essayer?

La présence de la «fine fleur» francophone (plus de mille langues) n'a pas suffi au Holiday Inn pour syntoniser CKSB afin de permettre à ses hébergés d'écouter *Présent à l'écoute*, enregistré en direct à moins d'un mille de l'hôtel. La francophonie retrouvée... par les médias: c'était le thème de la quinquennale!

Mille gosiers n'ont pas suffi non plus pour obtenir la traduction des trois seuls mots du bar, d'ailleurs manuscrits: beer, liquor, juice. Mais les prix étaient bilingues! Pas de prime!

À Winnipeg (dont la glorieuse St-Boniface n'est maintenant qu'un quartier), l'on m'a fredonné le «Fuck off, you goddam Frog». C'était le premier soir et j'ai compris pourquoi Pierre Lalonde a trouvé les nuits longues à Winnipeg!

Au départ de Winnipeg, j'ai pu apprécier le service bilingue d'Air Canada: «Nous sommes heureux de vous servir en français / We enjoy serving you in French». C'est bilingue, mais c'est écrit seulement du côté du client. C'est difficile de lire à l'envers, surtout dans les deux langues; faut les comprendre!

Dans Winnipeg, j'ai eu le plaisir de manger à *La vieille gare* où un Allemand m'a servi un Dubonnet en anglais, de changer des chèques de voyage à la *National Bank* de notre très canadien Bélanger. Je me suis payé un *Rouge River Tour nous parlons français*: le chauffeur nous a dit quelques mots en français, le guide ne connaissant pas cette langue. Pendant le «tour», j'ai vu l'incroyable: quatre mots de français. Les voici: «nous embauchons des étudiants». C'était au Centre de la Main-d'œuvre du Canada. Nous sommes passés devant une école privée française

où, paraît-il, les élèves sont mis en pénitence s'ils parlent anglais. Peuple, à genoux! J'ai assisté à une soirée à la salle du Centenaire où plus de mille voix francophones se sont vu reconnaître le droit à la pénombre en scandant « lights please ».

J'ai aussi rencontré quelques centaines de sympathiques francophones d'un village au sud de Winnipeg, La Broquerie. Ces gens ont obtenu par les menaces et l'entêtement la seule école publique entièrement française du très officiellement bilingue Manitoba. Ces gens ont poussé la conscience francophone jusqu'à se saigner de \$500 en faveur du comité du oui, pour tenter d'annuler l'effet des \$800 versés par leur « élite » manitobaine au comité du non. Gens de La Broquerie, salut!

Et le colloque, me direz-vous! Formidable. La francophonie canadienne se porte à merveille. Ça progresse au Nouveau-Brunswick, l'Ontario devrait devenir bilingue incessamment, si ce n'est avant. Il y a bien eu quelques égarés pour dénoncer les écoles d'immersion française où 90% des francophones qui les fréquentent rejoignent finalement le secteur anglais, pour s'attrister du refus québécois d'assumer la maturité politique. Mais les porte-parole officiels de l'ACELF (financé largement par le Secrétariat d'État) nous ont rassurés: la francophonie canadienne se porte si bien qu'elle peut se passer du Québec. C'est ce qu'a paru nous dire Monsieur Dorais, ex-recteur de l'Uqam et maintenant à Ottawa: « Nous n'avons pas eu besoin des artistes patentés du Québec pour nous amuser pendant cinq jours ». Cent ans, c'est long, Parenteau.

Reste dans ton île, Félix! La parenté est rendue folle. Mais envoie un petit mot à La Broquerie: il y a là quelques cousins qui s'ennuient de toi. ■

## BLOC-NOTES

# « C'est dans le Robert! » « J'ai vérifié dans Grevisse! »

par christian vandendorpe

**A** un mois d'intervalle, on a appris la disparition, cet été, de deux hommes connus dans toute la francophonie, Maurice Grevisse (84 ans) et Paul Robert (70 ans).

Fils d'un forgeron de Wallonie (Belgique), Maurice Grevisse a consacré sa vie à glaner des milliers de faits grammaticaux chez des centaines d'auteurs. Attentif à relever les moindres subtilités de construction et les moindres bizarreries orthographiques (et Dieu sait si le français en est « riche »!), ce professeur tranquille a ainsi édifié un livre au titre audacieux, *le Bon usage*. Au fil des ans, cet ouvrage est devenu une véritable bible, une somme du français, passant de 704 pages en 1936 à 1519 pages en 1980 (11<sup>e</sup> édition).

L'originalité de cette entreprise est d'avoir contribué à resituer la norme dans la recherche de l'usage dominant. De la part d'un grammairien, cette perspective était assez étonnante (même si elle était déjà présente chez Littré) et tranchait nettement sur le purisme suranné qui était encore si répandu chez ses confrères de l'époque. Tout utilisateur, même occasionnel, du *Bon*

*usage* a pu s'amuser de trouver des prescriptions de l'Académie mises en regard de dizaines d'exemples autorisés qui les contredisent et que Grevisse prend un malin plaisir, parfois, à puiser dans les publications mêmes de l'Académie.

Ainsi, ce travailleur patient et infatigable est devenu une sorte de greffier de la langue, tenant un registre exact des innovations acceptées et réduisant, de ce fait, l'écart entre l'utilisateur de l'écriture et les grammairiens. Cette méthode, certes, a ses limites et prête le flanc à d'autres critiques. Si personne aujourd'hui ne se risquerait à taxer notre bon Grevisse de laxisme, beaucoup déplorent par contre la place trop discrète qu'il a faite, et sur le tard, à des écrivains comme Queneau et Céline. Car, s'il est assez facile de s'accorder sur le principe de fixer la norme en fonction de l'usage des bons auteurs, il est de jour en jour plus difficile de s'entendre sur une liste des bons auteurs. Faut-il exclure San-Antonio au profit de Rabelais, René Lévesque au profit de Valéry Giscard d'Estaing?

Quoi qu'il en soit, le « Grevisse » est devenu un ouvrage de référence indispensable pour tout enseignant et pour tout amateur de langue — dans la mesure, toutefois, où l'on n'a pas appris à détester ce nom, comme tant d'écoliers, au contact quotidien des *Nouveaux exercices français*.

En mars dernier, au cours d'une conférence en Belgique, Paul Robert célébrait l'excellence du travail de M. Grevisse et montrait la complémentarité qu'il y a entre *le Bon usage* et ses dictionnaires. C'est une coïncidence supplémentaire de voir disparaître au même moment deux personnages qui ont peut-être le plus contribué, en un demi-siècle, à dépoussiérer le français et à le libérer de l'emprise étouffante des institutions parisiennes. Les coïncidences ne s'arrêtent pas là: alors que Grevisse était Belge, Paul Robert était né en Algérie et avait une grand-mère acadienne. Et tous deux, armés de milliers de fiches, ont effectué un travail de bénédictin que l'on ne confierait plus aujourd'hui qu'à des équipes assistées d'ordinateurs. ■

